Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 2 (1952)

Artikel: Théologie morale : quelques publications récentes
Autor: Grin, Edmond
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380564

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

THÉOLOGIE MORALE

QUELQUES PUBLICATIONS RÉCENTES

En 1932, dans la préface de son « Esquisse d'une morale théologique du point de vue protestant » *(Das Gebot und die Ordnungen)*, le professeur Brunner disait : « Pourquoi donc écrire une morale de plus ? N'y en a-t-il pas assez déjà, et de protestantes, voire d'évangéliques ? A ces questions très naturelles je réponds par une contre-question : Cela est-il bien sûr ? Pas pour moi. Il ne serait pas difficile de le prouver, depuis l'époque de la Réforme il n'a pas paru une seule éthique chrétienne écrite d'un point de vue strictement évangélique. C'est ce que j'ai découvert avec étonnement au cours d'une recherche de dix années. J'ai voulu trouver aide et secours auprès de devanciers... qui n'existent pas ! Après Luther, rien ! »

Au premier abord pareil jugement peut paraître cavalier. A la réflexion on le reconnaîtra singulièrement juste. Depuis Mélanchthon pour la période qui suit la Réforme ; depuis Kant pour les temps modernes, la théologie a constamment appuyé l'effort de la morale chrétienne sur la philosophie. L'influence du kantisme a été si profonde dans le domaine moral que la théologie a cru, avec une entière bonne foi, pouvoir utiliser tel quel, sur le plan de l'éthique, le labeur des philosophes, donc se dispenser de poser des bases proprement chrétiennes.

Le résultat ne s'est pas fait attendre : une lamentable confusion. Les relations de la morale chrétienne et de la morale philosophique étaient très mal définies — et pour cause ! — tout comme celles de la dogmatique et de l'éthique. Ces vingt dernières années les choses ont considérablement changé, et c'est heureux.

Sans se laisser arrêter par les reproches et les quolibets, qui n'ont pas manqué (infidélité à l'Evangile de la grâce, retour à une morale bourgeoise, etc.), le professeur Brunner est allé de l'avant, faisant œuvre de pionnier, se refusant à croire que, dans la perspective d'une théologie de la grâce, une éthique chrétienne fût « une impossibilité ».

Depuis dix ans environ la morale, un temps honnie, est de nouveau à l'honneur dans la théologie protestante. Et cela même dans le camp des « dialecticiens », qui prétendaient la bannir.

* * *

M. Hans Martin Stückelberger, pasteur de la paroisse de Saint-Léonard à Saint-Gall, docteur ès-lettres, s'est donné pour tâche de mettre à la portée du peuple de l'Eglise les thèmes essentiels de la théologie dialectique. Cela nous a valu deux exposés très dignes d'intérêt, une dogmatique : *Evangelischer Glaube,* qui en est à sa seconde édition, et une morale : *Christliches Handeln. Die biblische Antwort auf die Frage nach dem Rechten Tun* (St. Gallen, Verlag der evangel. Buchhandlung, 1946, 241 p.).

Le style de l'auteur est alerte et direct. Il n'a rien du patois de Canaan. Le volume a donc bien des chances d'atteindre nombre de lecteurs un peu en marge de l'Eglise, qui connaissent certaines exigences intellectuelles parce qu'ils ont quelque culture, mais qui pourtant ne peuvent pas se plonger dans des livres destinés surtout aux théologiens. Il y a longtemps que nos frères catholiques nous ont devancés sur ce point: ils possèdent nombre d'ouvrages religieux bien faits, à la portée du grand public. L'Eglise protestante a trop négligé cet effort de monnayage, plus nécessaire aujourd'hui que jamais peut-être, et qui pour nos fidèles serait d'une réelle utilité.

Toute médaille a son revers. Le caractère volontairement populaire de ce livre empêche que certains problèmes soient traités à fond. On ne saurait en faire grief au pasteur de Saint-Gall.

Le plan est simple et net : La question de l'homme et la réponse de Dieu. — Le caractère particulier de l'action chrétienne. — Chrétiens dans un cercle restreint : profession, communauté, famille. — Chrétiens dans le monde : Etat, l'Eglise dans l'Etat. — Mais... que devons-nous donc faire ?

La façon la plus équitable — et la plus brève — de donner une idée de la tendance générale de l'auteur, de sa méthode, sera de résumer successivement un chapitre d'ordre théorique et un d'ordre pratique.

D'après M. Stückelberger lui-même, le cœur du volume est constitué par les pages 34 à 46 : L'action de l'homme à la lumière de l'Ecriture sainte.

Ouvrons la Bible. Qu'y trouvons-nous ? Quelque chose de très décevant, voire de très douloureux. Une série extraordinaire d'exigences, de commandements. Faut-il les prendre à la lettre, ou comme d'aucuns le prétendent, au sens large ? Et si l'on doit s'arrêter à la seconde solution, qu'est-ce que cela signifie ? En somme, quelle constatation décourageante : jamais un ordre parfaitement clair !

« Entrez par la porte étroite. » « Amassez-vous des trésors dans le ciel... » Tout cela est très beau, sans nul doute, mais on attend autre chose : un commandement net, précis, pratique afin de savoir une bonne fois ce que l'on doit faire quand on est chrétien.

Dans la religion de Mahomet tout est beaucoup plus simple. Cinq règles : invocation à Allah, prières quotidiennes, aumônes, jeûnes, pèlerinages à La Mecque. Tandis que la Bible nous place devant des ordres qu'on peut écouter, certes, mais jamais accomplir. Alors que toutes les religions — y compris la confession catholique romaine — se contentent de réclamer une partie de la vie de l'homme, un peu de son temps, un peu de ses forces, l'Ecriture sainte, elle, exige notre existence dans sa totalité. En dehors de cela, pas d'Evangile !

Mais les choses se compliquent : cette exigence de totalité, l'homme peut la découvrir ; l'accomplir, jamais. « Le bien que je veux, je ne le fais pas ; le mal que je déteste, je le fais constamment. »

Il y a plus étrange encore : aux pécheurs que nous sommes le Christ dit : « Vous *êtes* le sel de la terre ; vous *êtes* la lumière du monde. » Singuliers indicatifs mêlés aux impératifs divins. Mêlés ? Ils en constituent plutôt la base, le fondement. C'est parce que Dieu a tout fait pour nous qu'Il peut exiger quelque chose de nous. « Tout est accompli », a dit le Sauveur sur la croix. C'est vrai. Il a accompli ce que nous étions à jamais incapables de faire : notre purification intérieure. C'est pourquoi le chrétien déborde de joie et de reconnaissance. Son existence tout entière est fondée sur l'amour immérité de Dieu.

La difficulté que l'homme éprouve à accepter ce cadeau constitue son péché. Car, d'après l'Evangile, bien agir c'est commencer par accepter le présent divin. Nous sommes là au centre même de la morale chrétienne, et c'est en cela qu'elle diffère de toutes les morales humaines : Dieu *derrière* le croyant (comme Celui qui a tout fait pour lui), et non *devant lui* (comme un idéal à atteindre), tel est le point de départ qui donne à l'éthique de l'Evangile son caractère totalement nouveau.

Dans l'examen des problèmes pratiques, même simplicité, même netteté. On voudrait pouvoir tout citer des pages consacrées au divorce, par exemple. Bornons-nous à relever cette conclusion : ce n'est pas la rupture extérieure du lien conjugal qui est le mal le plus grave, mais sa rupture intérieure. Aussi le chrétien ne réclame-t-il pas avant tout qu'on rende le divorce plus difficile. La tâche de l'Eglise sur ce point n'est pas de lutter pour obtenir une législation plus sévère, mais bien d'œuvrer en vue d'une compréhension plus profonde du mariage et de son caractère sacré. Il ne s'agit pas d'abord d'empêcher la dislocation de foyers qui vont mal ; il faut aider à en créer d'heureux, parce que fondés sur la foi et sur l'amour.

Ce que nous avons dit du caractère particulier de cet ouvrage nous dispense d'insister sur de nécessaires réserves. On se demandera par exemple si c'est vraiment la difficulté qu'éprouve l'homme à accepter le don de la grâce qui le constitue pécheur ? Cette difficulté n'est-elle pas plutôt le signe et la manifestation de notre péché ?

* * *

L'éthique de Dietrich Bonhoeffer a été publiée après la mort brutale de son auteur.

Né en 1906 à Breslau, Bonhoeffer avait fait ses études de théologie à Berlin. De 1928 à 1935 il fut pasteur successivement à Barcelone, New-York et Londres, et un temps privat-docent dans la capitale du Grand Reich. A son retour d'Angleterre le gouvernement lui interdit d'enseigner, même d'écrire. Puis c'est l'expulsion, à laquelle il ne se soumet pas. Au printemps 1943 il est arrêté, emmené à Buchenwald, et exécuté à Flossenbürg le 9 avril 1945, à l'aube.

L'ouvrage (*Ethik*, München, Kaiser, 1949, 300 p.) a pu paraître grâce à l'action de secours des Eglises d'Europe et d'Amérique. Dans son introduction Eberhard Bethge insiste avec raison sur le fait que cette « morale chrétienne » n'est pas celle que Bonhoeffer nous aurait donnée. Ce sont des matériaux divers, échappés à la destruction, et groupés d'après le plan que semble avoir entrevu l'auteur.

Le lecteur même le moins averti remarque d'emblée un manque de proportions entre les différentes parties du volume, un défaut de rigueur dans l'enchaînement des paragraphes, et l'absence de sujets très importants. Comment s'en étonner quand on connaît les circonstances dans lesquelles a été composé ce texte ? Pourtant, au milieu de tant de lacunes, quelle fraîcheur dans la vision, quelle pénétration dans la pensée, quel dynamisme dans l'expression ! Aucun lecteur, a-t-on dit, tant réformé que luthérien, ne saurait rester indifférent à la lecture de ces pages.

La position théologique de l'auteur est on ne peut plus christocentrique : tout part du Christ, tout est fondé en lui. « L'éthique authentiquement chrétienne est au delà de tout formalisme et de toute casuistique. En effet formalisme et casuistique partent de l'antagonisme entre le bien et la réalité mauvaise. Au lieu que l'éthique chrétienne ne peut partir que de la réconciliation opérée par le Christ entre le monde et Dieu, donc de l'acceptation par Dieu de l'homme tel qu'il est. »

A lire les remarques liminaires sur la personne de Jésus-Christ, « unique point de rencontre entre Dieu et le monde », on pense comme malgré soi à l'étude de Vinet — vieille de plus de cent ans — sur le Christ, seule réduction de toutes les dualités. (*Essais de philosophie*

morale et de morale religieuse.) La concordance est frappante entre les vues du théologien luthérien de 1945 et celles du moraliste réformé de 1837.

La page intitulée « Ecce homo » (p. 15), qui projette sa lumière sur tout le volume, est d'une réelle beauté. On en jugera par ce bref extrait, librement rendu :

« Ecce homo ! Voyez quel être extraordinaire ! En lui s'est accomplie la réconciliation du monde avec Dieu. Ce n'est pas par une destruction que le monde est vaincu, mais par une réconciliation. Idéals, programmes, ordres de la conscience, vertus, tout cela est impuissant à affronter la réalité et à la vaincre. Seul l'amour de Dieu le peut, mais manifesté dans sa plénitude, c'est-à-dire en Jésus-Christ... Ecce homo ! »

D'un bout à l'autre de l'ouvrage on trouve ce même souffle. Jamais Bonhoeffer ne prend pour norme une idée ou un principe, mais toujours le Christ vivant. Et les formules bien frappées abondent sous sa plume : Voici le miracle de l'Evangile : tandis que nous peinons afin de dépasser notre humanité, Dieu, lui, la revêt. — Le fondement de l'amour de Dieu pour l'homme n'est pas en l'homme, il est en Dieu. — Seul l'homme qui a été crucifié avec Christ est en paix avec Dieu. — L'homme ne devient homme que parce que d'abord Dieu l'est devenu. — Une question domine toute morale pratique : comment Jésus peut-il « prendre forme » *hic et nunc* au milieu de nous ? — L'Eglise, le lieu où l'exigence de conformité à Jésus-Christ est annoncée et se réalise. La morale chrétienne est au service de cette conformité et de cet accomplissement. — La vie naturelle ne peut en aucun cas être considérée comme le « marchepied » de la vie en Christ. Au contraire, elle n'acquiert sa vraie signification qu'à partir de Jésus-Christ.

Ce livre, comme d'autres de Bonhoeffer, n'a pas été composé chapitre par chapitre, selon un ordre bien déterminé. Il est fait de la réunion de morceaux séparés, qui peu à peu ont constitué un tout. Le titre et la disposition des différentes parties ont connu bien des modifications, dans la pensée de l'auteur. Aussi n'a-t-il pas été facile de mettre au point cette admirable publication. L'éditeur-rédacteur s'en est tenu au plan esquissé dans un manuscrit de 1940. *Première Partie, Les bases :* La morale chrétienne, une exigence de conformité à Jésus-Christ. — Héritage humain et chute. — Culpabilité et justification. — L'Eglise et le monde, le Christ et les commandements. — Les choses avant-dernières et les choses finales. — *Deuxième Partie, La construction :* Edification de la vie personnelle. — Edification des charges et des fonctions. — Edification des communautés. — Edification de l'Eglise. — Edification de la vie chrétienne au sein du monde.

Un appendice d'une soixantaine de pages renferme diverses études sur des sujets d'éthique sociale et d'éthique ecclésiastique.

Il ne s'agit pas là d'une morale « extra-temporelle ». Elle n'est pas datée de l'éternité ni écrite en vue de l'éternité. Elle est d'aujourd'hui et à l'intention des chrétiens d'aujourd'hui. A elles seules les remarques pénétrantes sur l'euthanasie, par exemple — qui n'est pas autre chose qu'un meurtre — en donnent une suffisante preuve (p. 106).

Comme nombre de théologiens contemporains, Bonhoeffer fait à la justification une grande place dans son éthique. Nous lui donnons entièrement raison. A ses yeux, il faut chercher l'origine et l'essence même de toute vie chrétienne dans ce que les réformateurs ont appelé la justification du pécheur par pure grâce. Mais on doit aussi parler de foi. Car seule la foi donne à la vie humaine une base nouvelle, qui permet à l'homme de subsister devant Dieu. Cette base c'est la vie, la mort et la résurrection du Seigneur Jésus-Christ. La foi consiste précisément à découvrir ce fondement et à s'y tenir, donc à être soutenu, porté par lui. Avoir la foi, c'est faire reposer sa vie sur un autre que soi-même. La foi consiste à connaître une libération : se « laisser faire » par Christ. Après quoi seulement, agir.

Nous avons particulièrement goûté les pages consacrées à la nature du sentiment de la pudeur (131-136), ce « signe de désunion » entre l'homme et Dieu d'une part, et entre l'homme et l'homme d'autre part. Celles aussi dans lesquelles l'auteur insiste sur la nécessité d'une « préparation », pour que le message de l'Evangile puisse être entendu (86-88). Donner du pain à celui qui a faim, c'est préparer la venue de la grâce. Il ne s'agit pas de s'égarer dans le maquis d'un réformisme social ; il s'agit uniquement de la venue du Christ dans une vie, qui n'exclut nullement une préparation de cet ordre.

A vouloir relever tout ce qui mériterait de l'être, nous n'en finirions pas. Signalons avant de terminer les remarques intéressantes parce que neuves à propos des textes — usés à bien des égards — du Sermon sur la montagne.

« Ne jugez pas, afin de n'être pas jugés ! » Exhortation à la prudence, dit-on volontiers, à la modération dans les opinions émises sur le prochain. Il y a là beaucoup plus : un avertissement solennel à l'homme cramponné à la distinction bien - mal, et pour qui le bien consiste à porter sur autrui un jugement dont il est lui-même la norme. Ce faisant l'homme s'égale à Dieu ; en outre il se sépare d'avec son prochain et par là bloque sa propre action. Or le bien que Jésus réclame de nous consiste à agir. Celui qui juge n'aboutit jamais à l'action, il en reste à la condamnation, aux plaintes, aux reproches à l'adresse des autres... L'esprit de jugement n'est pas un défaut particulier, il

est l'essence de la division entre frères, qui s'exprime en paroles, en actes, en sentiments. « Ne jugez pas », appel adressé à l'homme divisé, appel du Réconciliateur à l'union vraie, à la réconciliation.

* * *

Il est un peu tard pour présenter aux théologiens de Suisse romande la « Festschrift » publiée sur le plan international à l'occasion du soixantième anniversaire du professeur Emile Brunner. Nous nous en voudrions pourtant de la passer sous silence : il y a des liens d'amitié entre le dogmaticien de Zurich et cette revue ; le numéro entier qui lui fut offert en hommage en 1950 l'a rappelé et prouvé.

Sans revenir sur l'occasion de cette publication, nous envisageons cette collection de travaux en fonction d'une revue générale de théologie morale. Le titre et le contenu nous y autorisent. (*Das Menschenbild im Lichte des Evangeliums*. Festschrift zum 60. Geburtstag von Professor Dr Emil Brunner. Zurich, Zwingli-Verlag, 1950, XV-185 p.)

Ouvrage d'une grande variété et qui, pas plus que ceux de son espèce, ne saurait se résumer en une page ou deux sans causer aux auteurs un tort certain.

Aussi bien nous contenterons-nous d'énumérer les titres des diverses contributions, puis d'en analyser deux ou trois qui nous ont particulièrement frappé.

FRANZ LEENHARDT (Genève) : « La situation de l'homme d'après la Genèse. »

PAUL ALTHAUS (Erlangen) : « Die Gerechtigkeit des Menschen vor Gott. Zur heutigen Kritik an Luthers Rechtfertigungslehre. »

HEINRICH BARTH (Bâle) : « Die Bedeutung der Freiheit bei Epiktet und Augustin. »

HELMUT THIELICKE (Tubingue) : « Die Subjekthaftigkeit des Menschen. Eine Studie zu einem Hauptproblem der Imago-Dei-Lehre. »

EIVIND BERGGRAV (Oslo) : « Das Gewissen. Solo oder sozial ? »

W. M. HORTON (Oberlin) : « Conditions and limits of man's mastery over nature. »

Ph. KOHNSTAMM (Ermelo) : « Existentialismus, Personalismus und christlicher Glaube. »

ARVID RUNESTAM (Karlstad) : « Idealismus, Idealität und Christentum. »

JACQUES ELLUL (Bordeaux) : « Notes sur les problèmes éthiques du rapport Kinsey. »

MAX HUBER (Zurich) : « Der Einzelne in der Völkerwelt. »

Le volume s'achève sur une liste des publications du jubilaire.

M. Franz Leenhardt, qui depuis un certain temps nous a donné plus d'une solide étude d'éthique chrétienne, s'est mué cette fois-ci en exégète de l'Ancien Testament. Avec la pénétration qui est la sienne il s'est penché sur la première page de la Genèse. S'inspirant des travaux de H. Gunkel *(Genesis)*, W. Zimmerli *(Die Urgeschichte)* et surtout Paul Humbert *(Etudes sur le récit du Paradis et de la chute dans la Genèse)*, il suit moment après moment le narrateur sacré, commentant le vieux récit d'une manière souvent très vivante.

Les remarques relatives aux « conséquences de la chute », en particulier, sont d'un réel intérêt. Le professeur de Genève comprend et explique d'heureuse façon le choix du thème du sexe par l'écrivain biblique : dépendance vis-à-vis de Dieu, dépendance vis-à-vis de sa « semblable », voilà ce que montre à l'être humain l'existence de la sexualité. L'homme n'a pas la vie en lui-même, il la reçoit puis la transmet. En outre, s'il reste seul, l'être sexué ne peut rien ; l'égoïsme est stérile ; l'amour, lui, est fertile parce que don de soi.

Les observations concernant ce que l'on nomme couramment les « sanctions » prises par Dieu, après la désobéissance humaine, valent également d'être signalées. Ces sanctions ne créent pas un état de choses nouveau, dit M. Leenhardt ; elles stabilisent plutôt l'état de choses ancien, le fixent, l'immobilisent. Ce n'est pas la nature de l'homme qui est changée, c'est sa situation. Pour avoir voulu être comme Dieu, en somme être Dieu, l'homme est libre maintenant, mais... d'une liberté « vide ».

Cela revient à dire, si nous comprenons bien, que l'Ancien Testament ne sait rien d'une image de Dieu, en l'homme, *disparue* depuis la chute. On ne saurait qu'être d'accord avec pareille affirmation.

Captivante elle aussi sur bien des points l'étude de M. Paul Althaus. Ce théologien à qui d'aucuns ont reproché de représenter « ce qu'il y a de plus mort dans le luthéranisme » répond de façon singulièrement vivante et pénétrante aux critiques adressées au réformateur par Adolphe Schlatter et tels de ses disciples : son fils Théodore, Otto Etzold, von Bibra, Lackmann enfin, l'auteur de *Sola fide*, récemment paru.

Est-il exact que Luther ne rende pas pleinement justice à saint Paul, et qu'il ne mette pas assez en lumière l'élément dynamique de la justification par Christ ? Est-on fondé à dire, d'autre part, que Luther ne rende pas pleine justice à Jacques et ne veuille rien savoir de la valeur spirituelle des « œuvres » ? Telles sont les deux questions examinées par le professeur d'Erlangen, avec une connaissance de la pensée luthérienne qui donne beaucoup de poids à ses arguments.

Nul ne contestera l'actualité des pages de l'évêque Berggrav, au titre frappant : « La conscience morale, facteur individuel ou facteur social ? » Il y dénonce l'erreur protestante qui fait trop souvent de chaque croyant une sorte de prophète parlant au nom d'une conscience purement individuelle. Dans la perspective de l'Evangile, pas de conscience morale qui ne soit en relation étroite avec la communauté des frères en la foi. Dans chaque « cas de conscience » (si le terme est encore à sa place !) le chrétien authentique s'éclairera des conseils spirituels de ses frères et s'appuiera sur leurs prières.

En somme tout est intéressant dans cette « Festschrift ». Mais impossible de tout mentionner. Disons encore en passant notre reconnaissance au professeur Ellul, de la faculté de droit de Bordeaux. De façon ramassée mais point sibylline cependant, il signale le fameux « Rapport Kinsey », en en dénonçant les dangers.

Il s'agit de la première étude sociologique du problème sexuel, vaste enquête faite (en Amérique) par trois professeurs d'université auprès de douze mille individus, répondant chacun de façon anonyme à soixante-quinze demandes détaillées constituant un questionnaire de... vingt-deux pages ! Les résultats méritent certainement de retenir l'attention de l'Eglise, en Amérique comme dans tous les pays. Mais le plus inquiétant, c'est l'esprit dans lequel a été conduite cette enquête. Les problèmes sexuels, aux yeux de M. Kinsey, sont uniquement biologiques et sociologiques, et la morale n'a rien à y voir. Pas de transcendance, pas de finalité. Le « normal », c'est ce que fait la majorité des hommes. Morale du nombre, donc. Dès lors...

Avec M. Ellul on regrettera que ce volume (de plus de mille pages !) ait été répandu sans discernement dans le grand public, donc parmi des lecteurs pour la plupart dépourvus de l'esprit critique indispensable.

* * *

Il y a heureusement d'autres tentatives opérées aujourd'hui dans le domaine délicat de la morale sexuelle. Notamment l'ouvrage très riche édité par le Rév. A. S. Nash, avec le concours de nombreux collaborateurs (juristes, psychologues, pédagogues, pasteurs, etc.) et préfacé par l'archevêque d'York. Un volumineux « manuel » destiné à aider ceux qui ont charge d'âmes. (*Education for Christian marriage*, London, Student Christian Movement Press, 304 p.)

Par essence l'Eglise est missionnaire. Elle doit donc parler un langage accessible à l'homme de la rue, et lui présenter d'abord des sujets qui captivent son attention. L'éducation en vue du mariage en est un. Il est dès lors indispensable que chaque conducteur spirituel ait une connaissance approfondie de cette question.

Le recours à la Bible ne saurait suffire. Elle ne donne pas des règles de conduite toutes faites, applicables toujours. Elle donne autre chose : une inspiration.

Le chapitre IV est peut-être l'un des plus intéressants. De façon neuve il souligne l'importance du « physical side » dans la vie conjugale. Nombre de couples destinés au bonheur complet, semblait-il, ont été douloureusement handicapés par un manque d'harmonie sur le plan physique. S'il ne faut jamais attribuer une importance exagérée à cet élément, il importe de ne pas le minimiser.

A lire cette longue étude, on est impressionné par le développement pris, en Angleterre, par les efforts pour préparer les jeunes à la vie à deux : cours de toute sorte, publications, etc. Le plus utile, pourtant, nous dit-on (et nous le croyons volontiers) : les entretiens avec le pasteur. Deux chapitres entiers (XII et XIII) donnent des renseignements détaillés sur la façon dont s'y prennent certains ecclésiastiques pour conduire ces conversations. On peut faire des réserves sur le caractère par trop poussé de telles questions abordées, mais on doit admirer la franchise de ces conducteurs qui n'ont qu'un but : aider et servir.

* * *

L'Eglise romaine ne reste pas en arrière dans ce domaine. En 1949 le Dr Albert Niedermayer, de Vienne, a publié le premier volume d'une collection de six intitulée : *Handbuch der speziellen Pastoralmedizin* (Wien, Herder Verlag, XXII-508 p.). Destinée non seulement aux théologiens et aux médecins, mais aussi aux juristes, aux pédagogues et aux psychologues, cette « somme » d'un nouveau genre entend apporter sa contribution à l'édification d'une « Pastoralmedizin » scientifique, basée sur les données actuelles de la biologie et de la science médicale. Le tome premier, aboutissement d'un labeur de plus de vingt-cinq années, a pour titre : « La vie sexuelle de l'être humain. » Divisé en trois parties, il traite successivement de la vie sexuelle normale, de la pathologie sexuelle, enfin de l'hygiène, de la morale et de la pédagogie sexuelles. Il s'achève par des considérations d'ordre sociologique et métaphysique, d'inspiration thomiste.

On doit se réjouir, certes, du nombre et de la qualité des efforts déployés de nos jours sur le plan de la morale sexuelle. Trop longtemps famille et Eglise ont reculé devant une obligation sainte, et elles le payent aujourd'hui très cher. Il ne faudrait pas l'oublier, pourtant, rien n'est fait encore (ou presque rien) si l'éducation des hommes et des femmes de demain demeure limitée au plan de la physiologie. Complétant cet effort-là — indispensable — le dépassant de beaucoup, il faut l'initiation à l'amour, dans sa plénitude ; et c'est infiniment plus difficile.

EDMOND GRIN.